

auf genau + 50°53'7.53", + 14°13'3.66", zu fuß patxi bergé

Dans Le voyageur contemplant une mer de nuages, Caspard David Friedrich y a peint, en 1818, entre autres, un homme, certainement fabulant, se tenant là, appuyé sur un rocher. Ce rocher, si l'on tente d'en définir la taille par le biais du tableau, mesure approximativement, allez, 60 centimètres de hauteur pour, allez, 90 centimètres de largeur pour, allez, 50 centimètres de profondeur.

L'on reviendra aux mensurations de ce rocher peint plus tard, pour se concentrer quelques secondes sur ce rocher, non peint mais bel et bien réel, que l'on peut trouver dans le recoin caché d'un sentier, passant par le village allemand de Schöna (dans la région de la Suisse Saxonne), et dont l'itinéraire répond au nom de Caspard David Friedrich Weg, traduisez Chemin de Caspard David Friedrich.

Inutile de ressortir des archives du peintre romantique les quelques études et croquis qui permettent d'affirmer que oui ! c'est bien ce rocher qui a inspiré Friedrich pour peindre le sien. Mais ce rocher, pour avoir tourné autour, est, il faut bien se le dire, tout sauf attrayant ; contrairement à celui de Friedrich, sa taille ne permet pas que l'on s'appuie dessus, et il n'est pas non plus intéressant à gravir, puisqu'il fait aux alentours de 1 mètre 90 de hauteur. Pas suffisamment grand pour être une montagne, pas suffisamment petit pour être une marche ; et auquel cas, il ne propose même pas de vue, sauf si l'on se contente des quelques arbres gisants en bons voisins, ou du plateau en fond, sur lequel se situe Schöna, à quelques kilomètres de la rive de l'Elbe. Autrement dit, l'on pourrait chercher en vain ce qui a poussé Friedrich à s'attarder sur ce rocher (n'ayant pas de qualité hors du commun), sauf si l'on songe à nouveau à la légère transformation d'échelle faite par le peintre et qui donne cette différence de mensurations entre le rocher peint et le rocher réel : car si le rocher réel n'a rien de grandiose, le rocher peint a ceci de pratique, qu'il permet à l'homme de se poser dessus, et surtout, ses dimensions faisant penser à celles de ce qui sert habituellement à mettre en valeur l'œuvre de l'homme : il est le socle sur lequel vient se sublimer pour l'éternité l'homme de Friedrich.

Il y a donc, dans cette représentation de l'homme que se fait Friedrich, trois étapes qui permettent de comprendre ce vers quoi tend la pensée du romantique, et la façon avec laquelle il célèbre – malgré ce qu'il en dit – non pas le triangle nature/Dieu/ homme, mais bien uniquement l'homme/Dieu :

1) Proportionner une prétendue « nature » à l'échelle humaine, ce qui démontre bien d'emblée l'ambiguïté de cette notion, puisqu'elle n'est qu'un outil que l'homme se façonne au gré de ses aspirations, autrement dit, elle n'est rien d'autre qu'humaine,

définie et répondant aux lois que l'homme s'adresse à lui-même – quand au rocher, il est nié pour ce qu'il est.

2) Faire de cette « nature » proportionnée, et donc exploitable, un tenant servant à l'augmentation de la verticalité de l'homme, comprenez cette obsession qu'a l'homme de se donner de la hauteur, de chercher, au travers de l'idée de Dieu, à se diviniser lui-même.

3) Une fois les pieds vissés sur ce socle que s'est lui-même taillé l'homme, socle qui n'est autre que l'idée de « nature », il peut dès lors regarder au loin, ce loin qui est jouissance de se savoir entré dans l'histoire, jouissance de se savoir, au moins par lui-même, célébré ad vitam æternam.

De façon très schématique, le mouvement en jeu dans ce type de pensée est donc : rejet du réel (le rocher) pour se maintenir dans une illusion (divinité) par le biais de la célébration (représentation).

Il se trouve que ce schéma, si lui sont enlevés les éléments entre parenthèses (spécifiques au cas Friedrich), définit une sorte de ligne, un mécanisme qui peut, essayons de voir comment, se retrouver dans d'autres comportements humains, plus contemporains ceux-ci. Mais avant cela, il paraît primordial de développer ce que l'état, induit par le phénomène de célébration, pose comme conditions à la personne dite « célébrante » : il apparaît dès lors que la plus importante des conditions est que le célébrant se place dans un rapport décalé à sa propre réalité, puisque le fait-même de célébrer le projette dans un monde différent de celui qui est là, tout à côté de lui, tout autour de lui, et qui le voit vivre. Puisque célébrer, c'est marquer le présent d'un ailleurs obligatoirement illusoire – soit dans le temps, soit dans l'espace – le célébrant se soucie donc davantage de se définir une place quelque part où sa place n'est pas – ni dans le temps, ni dans l'espace –, et occulte par la même occasion le « en cours », ce qui se déroule pendant ce temps, et qui passe avec lui.

La nostalgie est, dans une certaine mesure, un terme qui vient qualifier le décalage que le célébrant/nostalgique adopte dans sa façon d'être, et qui rejoint cette torsion de la réalité que le peintre romantique exécute dans ses tableaux pour y interpréter du divin. La nostalgie est bien souvent conditionnée non pas, comme le disent les définitions, par le regret d'un temps passé (qui ne l'était, dans la plupart des cas, certainement pas), mais par le refus du temps présent, par le refus de ce qui est donné au quotidien (réel), et qui oblige le nostalgique à se réfugier dans un monde d'après modèle, celui d'une histoire passée (illusion).

Il n'y a donc, entre le romantique Friedrich et le nostalgique lambda, aucun changement d'attitude, mais bien la répétition d'une même attitude, où seul le sujet focalisé a évolué ; passé de l'illusion d'un Dieu (romantique) à l'illusion d'un monde daté (nostalgique). Mais dans les deux cas, le fondement de ces illusions est le même : le refus du présent.

Ce refus du présent (ou en tout cas ce refus d'un certain présent, relatif à l'individu ou à une tendance d'individus), semble, en tant que phénomène, presque involontaire, ou en tout cas ne semble pas être un refus décidé, un refus en tant que choix ; car si le refus du présent est la conséquence d'un « mal du présent », c'est un mal que peu seraient en mesure d'expliquer, de rationaliser, voire même de reconnaître comme condition de leur propre existence, autrement dit ils ne se sentent aucunement impliqués par ce mal, puisqu'il semble avoir revêtu, notamment à l'aube du troisième millénaire, de nouvelles formes, et qui résident au cœur de nos modes de fonctionnements sociaux : si tel est le cas, cela reviendrait à dire que l'illusion ne serait plus ce délire que l'homme se crée pour compenser un mal de vivre, tel Friedrich ou le nostalgique se réfugiant respectivement dans sa peinture et dans son appartement, pour écarter le regard des époques qui sont les leurs, mais qu'il ferait désormais partie intégrante de l'appareil perceptif humain, autrement dit que l'illusion ne serait plus le fac-similé du réel, mais qu'ils seraient aujourd'hui indistincts, l'un étant l'autre. En ces années 2000, il semble que la donne, concernant le rapport à l'histoire – type nostalgique – ait changé, accélérée à l'heure que nous qualifions nous-mêmes, curieusement, de post-moderne, entendez post-historique, terme symptomatique du malaise contemporain de se définir dans un présent, dans une époque prétendue se dérouler hors de l'Histoire, ou tout du moins à posteriori d'une Histoire qui s'est, paraît-il, arrêtée au début des années 90. Il n'est donc pas illogique de voir aujourd'hui un débordement de cultes à fêter – guerres, mariages, fête des mères, anniversaires, Noël, dimanches, communions, fête du travail, fête du voisin, fête de la nation, fête de soi –, car si le nostalgique se maintient dans une illusion assise sur une période datée et dont la temporalité est relativement grande (tel le nostalgique des années RDA en Allemagne de l'est), la course à la célébration contemporaine ne se définit plus selon les mêmes références, et renverse même le principe nostalgique : alors que l'instant présent, pour le nostalgique, est un prétexte à se conforter dans l'idéal du passé, chaque instant d'aujourd'hui doit désormais répondre à un potentiel de célébration, chaque instant est désormais un événement à rebours d'être célébré, autrement dit lui est déduit exactement son caractère d'instant, afin de pouvoir le consommer dans un « après ». La multitude d'images décrivant une journée postées sur Facebook est un exemple assez édifiant de ce phénomène ; l'instant vécu n'étant vécu qu'à posteriori, au travers de son propre archivage, et ceci de façon permanente et immédiate. Ce qui est alors troublant, au regard des paramètres de célébrations telles celles du romantique ou du nostalgique est qu'ici, le facebookien postant ces images pour le réseau virtuel est un célébrant qui s'ignore ; ce n'est plus qu'il refuse le présent, mais il le nie, ne sachant même pas que celui-ci puisse exister, étant donné qu'il

ne vit sa vie qu'en tant que simultanée de son interface, visible à distance et en différé sur l'ordinateur (ou le téléphone portable). Cela fait une grande différence avec le schéma initial qui était plus ou moins applicable au romantique du XIX^{ème} et à la figure du nostalgique : car si la célébration, les concernant, était un accès à l'illusion, qui induit encore une prise avec le réel (même si cette prise n'est qu'un refus), aujourd'hui la prise semble s'être fondue, pour ne former plus qu'un illusion/réel, une sorte de vie par trop connectée pour l'être encore avec elle-même, fosse commune dans laquelle chaque individu vient enterrer, aussi rapidement que ne dure l'instant vécu, le dédoublement de cet instant : sa « célébration » ; et s'il ne peut plus refuser sa propre vie, l'homme d'internet n'est évidemment pas non plus en mesure de la changer. Savoir si cela est grave est une question qui ne sera pas abordée ici.

En tout cas, les conditions d'existence ne sont désormais plus régies uniquement par ce qui a trait à la vie, vie qui est, d'après le développement de ce texte, quelque chose « d'ailleurs » ; la vie par ailleurs, cet ailleurs que contemple le voyageur de Friedrich, et qui est peut-être tout juste où nous en sommes.

Autant la célébration de l'homme que les romantiques ont souhaitée perdure dans le temps, ce qui n'empêche qu'elle est morte, autant pouvons-nous rester perplexes quant à la subsistance de la célébration de l'homme contemporain : elle ne durera certainement que le temps de la vie de celui qui l'aura consommé à l'archiver.

Ad vitam æternam.

